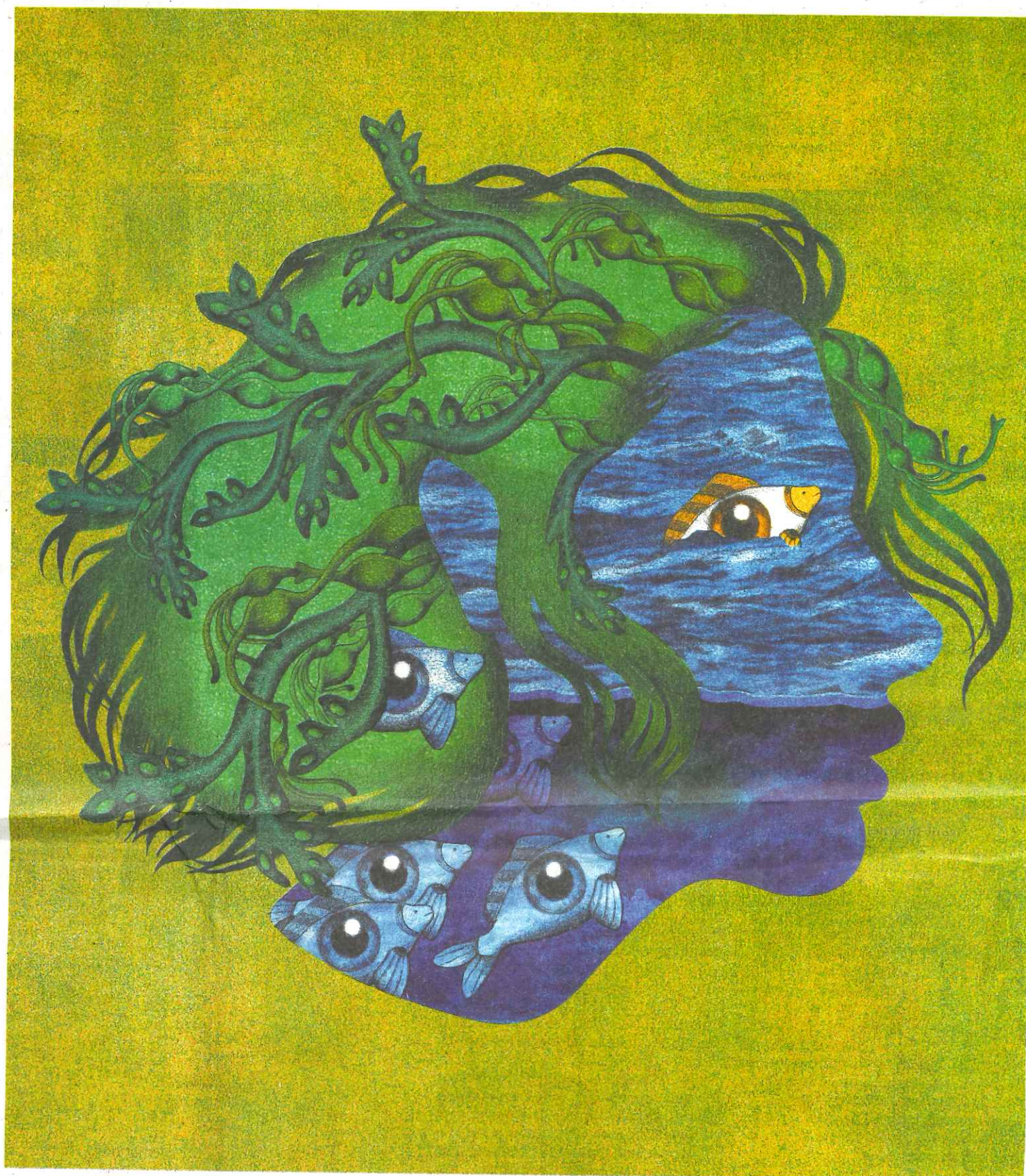


Plonger dans l'océan, repenser le vivant

L'effondrement de la biodiversité met paradoxalement en évidence l'immense richesse du monde océanique et la méconnaissance dont il fait l'objet. Une invitation à trouver les moyens de le protéger et à reconsidérer notre façon terrestre de philosopher



CHRISTELLE ENAULT

ILE-TUDY (FINISTÈRE), PORQUEROLLES ET PORT-CROS, (VAR) - envoyé spécial

L'océan est notre nouveau continent. Une planète bleue abîmée, tant la prédation humaine l'a saccagée, la pêche industrielle l'a vidée et le forage en pleine mer l'a arasée. Le réchauffement climatique perturbe la vie océanique. Les canicules aquatiques en Méditerranée dévastent gorgones et herbiers, blanchissent les coraux du Pacifique. La mer se dilate et s'acidifie, les eaux gorgées de plastique montent inexorablement le long des côtes menacées d'affaissement. Des espèces d'algues ou de poissons exogènes deviennent invasives.

Mais les politiques de protection des aires marines protégées et de régulation de la pêche restent timides, évasives et peu coercitives. D'autant que le trumpisme fait sauter tous les verrous de l'extractivisme. « *Drill, baby, drill* » (« fore, bébé, fore ») : la volonté de Donald Trump s'étend désormais aux abysses, à l'image d'un décret signé par le président américain, le 24 avril, destiné à ouvrir l'extraction à grande échelle de minerais dans les grands fonds océaniques, y compris en eaux internationales. Les gigantesques gisements de lithium, de cobalt et de nickel nécessaires à la fabrication des batteries électriques transforment l'océan en un gigantesque eldorado, comme un écho à *Vingt Mille Lieues sous les mers* (1869-1870), roman prémonitoire de Jules Verne dans lequel le capitaine Nemo rêvait du trésor constitué par des « mines de zinc,

de fer, d'argent, d'or ». C'est dire si la troisième Conférence des Nations unies sur l'océan (UNOC-3), qui se tient à Nice du 9 au 13 juin, mobilise activistes et lobbyistes, pêcheurs et chercheurs.

L'effondrement du vivant met paradoxalement la focale sur la richesse des océans. Car la mer est un terrain méconnu et foisonnant. Une véritable terra incognita. Séduits par les rivages et les plages, la plupart des contemporains ne la connaissent pas. « *La Terre est plus creuse que bossue* », avec des failles plus importantes que la chaîne des montagnes de l'Himalaya, explique notamment l'océanologue Catherine Jeandel, dans la revue *Reliefs* (n° 21, 2025). Et les abysses sont des abîmes. Seuls 5 % des grands fonds marins ont été explorés. « *Les surfaces de la Lune ou de Mars sont mieux cartographiées que le fond de nos océans* », observent l'océanographe Jozée Sarrazin et la reporter Stéphanie Braibant, dans *Atlas des abysses* (Arthaud, 2024).

Les zoonoses, les torrents de boue et les dômes de chaleur ont conduit l'humanité à prendre conscience de sa condition terrestre. Les typhons et les tsunamis, mais aussi l'altération de la capacité océanique à produire de l'oxygène et à absorber le carbone de l'atmosphère – ce qui contribue au refroidissement de la planète – lui font prendre la mesure de sa condition marine. La pensée est chavirée par la nouvelle philosophie des mers. Immersion, fluidité, flottaison : après le dualisme entre la terre et la culture, c'est l'opposition entre la terre et la mer qui est remise en cause. Car tout est lié : les rivières, les mers, l'atmosphère.

APRÈS LE DUALISME ENTRE LA NATURE ET LA CULTURE, C'EST L'OPPOSITION ENTRE LA TERRE ET LA MER QUI EST REMISE EN QUESTION

A l'ère de la géolocalisation, des drones et des balises numériques, des GPS et des espaces virtuels qui empruntent le vocabulaire de la navigation, l'exploration pourrait être théorique. Mais l'océan ne se laisse pas uniquement saisir par les livres. Ce sont des philosophes eux-mêmes qui le disent. Fils de marinier et ancien de l'Ecole navale, Michel Serres (1930-2019) suggérait que penser, c'est apparaître. Alors, comme y invitait Nietzsche dans *Le Gai savoir* (1882), « nous avons quitté la terre et sommes montés à bord ! Nous avons brisé le pont qui était derrière nous ».

Premier embarquement pour l'île de Porquerolles (Var), où Longitude 181, l'association cofondée par les océanographes Véronique et François Sarano, notamment connue pour son programme de recherche sur les cachalots, a réuni, les 18 et 19 octobre 2024, une pléiade de spécialistes et de praticiens des écosystèmes marins. Pins, myrtes, genêts à feuilles de lin, eaux azurées et nuits étoilées : en cette saison, cette île méditerranéenne, propriété de l'Etat français depuis 1971 et dotée du statut de parc national depuis 2012, ressemble à un paradis.

CONSIDÉRÉES COMME DES DÉCHETS

Un paradis infernal une partie de l'année, comme l'a rappelé Nikolaj Schultz, dans *Mal de Terre* (Payot, 2022), récit de voyage initiatique au cours duquel le sociologue danois raconte ses vacances estivales embarrasées sur cette perle de l'archipel d'Hyères : l'afflux de milliers de touristes « menace l'île et ses conditions d'habitabilité, de l'épuisement de son eau potable à la contamination

des eaux du port », constate-t-il. Une île où se livre une « lutte géosociale » entre ceux qui veulent développer l'industrie touristique et ceux qui veulent la limiter, dit-il.

Porquerolles reste malgré tout un îlot préservé de la Méditerranée. Partout, l'alerte est maximale. « *Nous plongeons dans l'inconnu* », lance François Sarano, dès l'ouverture des discussions du colloque. Le chalutage de fond est une calamité : « *C'est comme si, pour attraper trois sangliers, on rasait une forêt* », résume-t-il. Le rythme de l'exploitation est tel que les poissons n'ont plus le temps de vieillir. L'espérance de vie des adultes dépasse de peu l'âge de reproduction. De rares espèces emblématiques – comme la tortue caouanne en Méditerranée – sont protégées, mais seules environ 150 espèces commercialisées sont recensées, comme la sole ou la langoustine, alors que les 250 000 autres sont invisibilisées, considérées comme des déchets, rejetées par les abattoirs marins ou par des vacanciers s'amusant avec les alevins. En résumé, s'empare François Sarano, « la tapisserie du vivant est déchirée ».

Présidente de Wild Legal, une association engagée pour les droits de la nature, l'avocate Marine Calmet rappelle, lors du séminaire de Longitude 181, que « notre modèle juridique spécialiste sépare le monde en deux catégories, les personnes et les biens ». Sur terre comme sur mer, les animaux sauvages sont considérés comme des choses – *res nullius*, comme le dit en latin le droit romain – dont chacun est libre de s'emparer (à l'exception des individus appartenant à la liste des

espèces protégées). C'est pour cela que «l'étoile de mer prise dans un filet passe du statut de "res nullius" au statut de bien, propriété du pêcheur, une fois hissée sur le pont du bateau», poursuit Marine Calmet. Un droit de propriété qui autorise le pêcheur à marchandiser ou à rejeter ces êtres «sentients» (capables de ressentir de la douleur ou du plaisir) comme de simples déchets à la mer. C'est pourquoi Marine Calmet et François Sarano réclament *Justice pour l'étoile de mer* (Actes Sud, 96 pages, 12 euros) afin que la communauté internationale reconnaisse les droits de l'océan.

Le constat est accablant. Il rejoint celui de Claire Nouvian. La fondatrice de l'ONG Bloom, dont l'action a notamment conduit l'Union européenne à interdire la pêche électrique en Europe à partir de 2021, mène campagne contre «les méthodes de pêche destructrices», comme le chalutage, et pour la défense des aires marines protégées. Dans les Hauts-de-France ou dans la Manche, des «monstres métalliques» de plus de 30 mètres de long ratissent les fonds de la mer et «tuent la pêche artisanale», dit-elle, avec des «armes de destruction massive», comme la senne démersale. Une technique de pêche industrielle qui crée un mur de sédiments permettant de capturer les poissons piégés à l'intérieur d'un polygone de câbles et de filets de près de 3 kilomètres carrés.

POISSONS VOLANTS ET REQUINS BLANCS

A Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), les marins sont amers : «*Lactarium est vide*», lâche l'un d'eux, dans *Omerta*, le documentaire de Charles Villa destiné à montrer les dégâts provoqués par les cinq géants industriels néerlandais. «On a gagné la bataille culturelle, mais pas la bataille politique», estime Claire Nouvian. Est-ce le signe que celle-ci sera bientôt gagnée ou bien celui d'un reflux, d'un ressac, et même d'une contre-attaque ? Lors de l'avant-première de la projection d'*Omerta* au cinéma Max-Linder, à Paris, le 20 mai, un «réactiviste» avait placé une enceinte dans la salle afin de perturber la discussion suivant la projection, d'où s'échappait une chanson : «*Claire Nouvian ment...*» «Les lobbyistes de la pêche industrielle sont en panique. Après la pêche électrique, ces manières de racler les océans seront, un jour, toutes interdites», veut croire la militante, qui dénonce une campagne de dénigrement, d'intimidation et de harcèlement. Dans la nuit du 3 au 4 juin, «une ligne rouge a été franchie», dit-elle : la porte d'entrée de son appartement a été vandalisée, aspergée de peinture noire, et une plainte a été déposée.

La bataille politique n'est peut-être pas encore gagnée, mais l'expertise écologique a commencé. Lorsqu'on lui laisse le temps de se régénérer, la mer se repeuple. C'est ce que montrent les expériences menées dans les aires marines protégées, notamment dans le parc national de Port-Cros, au cœur de l'archipel côtier des îles d'Hyères, englobant une grande partie de Porquerolles. «Aujourd'hui, il y a 800 mérous autour de nous, c'est possible d'avoir une Méditerranée exubérante», s'enthousiasme François Sarano.

Un tour de l'île à vélo ou en bateau permet de comprendre le «rôle d'avant-garde» que jouent les parcs nationaux et les aires protégées en général, témoigne Laurent Maxime, inspecteur de la police de l'environnement. A bord d'un Zodiac, à l'affût des dauphins, des poissons volants et des pufins, ces oiseaux marins pélagiques qui nichent sur les falaises de l'île, le chef de secteur de Porquerolles soutient que ce label d'espace protégé n'est pas contradictoire avec le développement économique de l'île, tant les vacanciers recherchent aujourd'hui des espaces préservés. «La biodiversité a une capacité de résilience exceptionnelle à condition qu'on lui donne, à minima, le temps et un peu d'espace», dit-il.

D'autant que les rencontres marines ne manquent pas, comme avec ce grand requin blanc repéré, début novembre, entre le petit et le gros Sarranier, deux récifs situés à l'est de l'île. Sans parler du retour des mérous, espèce emblématique de la Méditerranée, dont on ne comptait que quatre à cinq représentants dans les années 1970, sur l'îlot de la Gabinière. «Lorsqu'on arrive à réguler les activités – et c'est un défi quand 1 million de touristes fréquentent le site l'été –, la nature est en partie restaurée», confirme Sophie-Dorothee Duron, directrice du parc national de Port-Cros et du Conservatoire botanique national méditerranéen. Tout n'est pas rose pour autant. Les talus des plages sont grignotés chaque année, comme sur

celles de la Courtade ou de Notre-Dame, et il faut avertir ou même verbaliser de nombreux touristes qui s'aventurent à Jet-Ski près des zones côtières protégées, ce que fait Laurent Maxime avec une fermété pédagogique tournée vers la préservation du vivant. Sans compter l'innéable besoin des vacanciers de remonter du poisson, à la pêche à la ligne ou au harpon, parfois en dehors de la réglementation.

L'exploitation par les pêcheries de masse ou les loisirs de prédation ne sont pas les seules raisons de la dévastation. Il y a aussi la méconnaissance de l'océan, que l'historien Alain Corbin qualifie de «territoire du vide». Un univers maritime souvent réduit à la carte postale du littoral, moins impressionnant que la haute mer. L'océan demeure pour beaucoup ce «monde du silence», comme disait le commandant Cousteau dans un film conçu avec Louis Malle (1956), qui autorise tous les saccages. Le poisson ne crie pas.

Pourtant, «la mer est loin d'être silencieuse», témoigne le bioacousticien Hervé Glotin, professeur à l'université de Toulon et invité du colloque de Longitude 181. De Tahiti aux fjords norvégiens, le chercheur écoute les sons de l'océan. Lors de la pandémie de Covid-19, il a même pu enregistrer le «point zéro» de la Méditerranée, l'état de ses fréquences sans aucune activité humaine. Et mesurer ainsi les dégâts des bruits anthropiques sur les cétacés, notamment sur les orques, confrontés aux Azipod, moteurs électriques surpuissants des bateaux de croisière ou de commerce, qui couvrent leurs vocalises. «La pression anthropophonique sur les habitats marins est telle qu'une législation s'impose», estime Hervé Glotin.

Une idée domine les conversations. Le maritime n'est pas le terrestre. Et les Terriens ont oublié que leurs ancêtres, sortis de l'eau il y a quelque 360 millions d'années, furent des «mériens». «Platemark terriennes et donc courtes, nos philosophies oublient l'océan comme espace-temps principal, berceau primordial, utérus liquide, mère universelle, soupe primitive, oui, commencement», lançait Michel Serres, en 2012, dans un discours prononcé au Musée de la Marine, à Paris. Biologiste engagée, Rachel Carson (1907-1964) avait aussi relevé ce qui relie encore tous les animaux du sol à leur vie marine : «Chacun de nous porte dans ses veines un fluide salin qui combine le sodium, le potassium et le calcium dans presque la même proportion que l'eau de mer», écrivait-elle dans *La Mer autour de nous* (1952).

Varois d'origine et Drômois d'adoption, le philosophe Baptiste Morizot n'ignore pas qu'il vit dans une région qui fut, il y a 200 millions d'années – à l'ère du crétacé –, le fond d'un vieil océan. Le penseur du vivant inscrit, lui aussi, toutes ses réflexions dans le temps long de l'évolution. «L'océan n'est pas un contenant abiotique de ressources inépuisables, mais notre origine», explique Baptiste Morizot, qui participa à la mission WhaleWay-5 lancée par Longitude 181, du 7 au 21 septembre 2024, afin de pister les cachalots depuis un catamaran et d'enquêter sur les mœurs invisibles des cétacés. «La mer est l'archétype du sauvage, poursuit le philosophe. On n'a pas domestiqué au sens fort une seule espèce vivante dans ce milieu ; il est surexploité, mais pas organisé ; nous l'avons pollué, mais pas aménagé ; nous l'avons abîmé, mais jamais contrôlé ; nous l'avons exploré, mais jamais colonisé ; et surtout, à la différence des milieux terrestres, on ne comprend pas vraiment jusqu'à son fonctionnement.»

Nous savons que la vie océane régule le climat terrestre. Nous commençons à comprendre que l'océan est davantage peuplé que la terre. Mais beaucoup ignorent que ce sont de véritables «forêts marines animales» qui permettent aux petits végétaux marins composant le phytoplancton de prospérer et d'oxygéner les océans, rappelle-t-il dans une tribune écrite avec Claire Nouvian parue dans *Libération*, le 20 mars. Cette étrangeté ferait même de l'océan un «alien», selon l'anthropologue américain Stefan Helmreich, une «exoplanète symbiotique», prolonge Roberto Casati, chercheur au CNRS dont la perception de la mer a été transformée après avoir échappé, adolescent, à une noyade. Et qui propose, dans *Philosophie de l'océan* (PUF, 2022), de «faire nôtre le regard de la dorade».

«Notre vie sur la terre ferme dépend de la vitalité de la vie marine», résume Baptiste Morizot. Pour comprendre cela, il convient d'opérer un déplacement, un décentrement. «Se centrer sur la vie océane, essayer de voir par ses yeux, de sentir le monde par

«NOTRE VIE SUR LA TERRE FERME DÉPEND DE LA VITALITÉ DE LA VIE MARINE», RÉSUME LE PHILOSOPHE BAPTISTE MORIZOT

sa sensibilité, transforme bien des perspectives sur la mer», poursuit l'auteur de *L'Inexploré* (Wildproject, 2023). Il apparaît alors que l'océan n'est pas bleu, comme le croient la plupart des humains, mais «vif-argent» pour la plupart des espèces océaniques qui ont des yeux, fait remarquer le philosophe à la lumière de travaux scientifiques en psychologie comparée de la perception visuelle, comme ces raies *Mobula* qui s'approchent du catamaran de la mission Whaleway-5 et auprès desquelles le philosophe a plongé, au large des côtes continentales françaises de Méditerranée.

L'étrangeté familière de la mer conduit une partie de la pensée contemporaine à forger une «ontologie marine», comme s'y attelle la philosophe Corine Pelluchon, dans *L'Être et la Mer* (PUF, 2024). Une métaphysique qui s'appuie sur des observations géographiques. Comme l'a relevé l'océanographe sud-africain Athelstan Spilhaus (1911-1998) en 1942, il n'y a pas cinq océans sur la planète, l'Atlantique, le Pacifique, l'Antarctique, l'Indien et l'Arctique, mais un seul : l'océan mondial. C'est pourquoi la Terre apparaît comme une «île au milieu de l'océan», résume Corine Pelluchon. L'ontologie marine affirme l'«unicité de l'océan et sa présence sur la terre», et propose d'appréhender la vie terrestre «à partir de notre dépendance à l'égard de l'océan», écrit la philosophe.

Un océan, mais deux perspectives, deux manières de l'envisager, analyse l'anthropologue Hélène Artaud, dans *Immersion* (La Découverte, 2023). D'un côté, la «perspective atlantique» des grandes traversées et conquêtes occidentales, axée sur l'«idée d'une mer dangereuse et hostile, d'un espace anxieux, auquel serait associée une peur universelle» qu'il faudrait dompter et exploiter par la maîtrise technique. De l'autre, la «perspective pacifique» des Océaniens au sein de laquelle ce sont des dispositions sensorielles et des savoirs singuliers (observation des vents, de la forme de la houle, des bois flottés, des volées d'oiseaux et des bancs de poissons) qui permettent l'orientation et la navigation. Le «tourant océanique» fait prendre conscience de l'«océan des autres» et relativise l'imaginaire occidentaliste de la confrontation avec la mer, fait de colonisation et de prédation.

PERCEPTIONS MODIFIÉES

Le second principe de cette ontologie, selon Corine Pelluchon, est la fluidité. Comment encadrer, avec les outils conceptuels et juridiques terrestres, des courants par essence mouvants, une circulation permanente des masses d'eau et des éléments ? Roberto Casati insiste : «La fluidité de la mer rend problématique la notion de territorialité.» C'est pourquoi la «thalassopolitique» modifie en profondeur notre conception du droit, précise Corine Pelluchon. Le quadrillage des mers dans les eaux territoriales placées sous la juridiction des Etats côtiers, qui possèdent la souveraineté sur ces zones économiques exclusives, ne prend pas en compte le fait que la pollution marine ignore les frontières, dit-elle. La nouvelle philosophie des océans ne peut plus s'appuyer sur les principes de l'ancien monde. Notamment ceux du juriste hollandais Hugo Grotius (1583-1645) qui, dans *Mare liberum* (1609), distingue, certes, les terres et les mers – qu'il considère comme des «choses communes» –, mais témoigne d'une «vision instrumentale» de la mer en vue du commerce maritime.

C'est pourtant le droit qui protégera vraiment l'océan. «Le salut viendra de la loi. Seule la contrainte peut changer les comportements. Ni l'écologie des petits gestes, ni la sensibilisation n'y parviendront», assure Roberto Casati, qui doit intervenir à l'UNOC. Pourtant, ce sont souvent les rencontres, notamment avec les mammifères des mers, qui ont modifié la perception de nombreux penseurs contemporains. La plupart des animaux marins viennent facilement vers les humains. Tandis que leurs homologues terrestres les fuient sur terre, eux les accompagnent, voire les rejoignent en mer. «Pourquoi ces raies sont-elles venues vers nous ?», se demande Baptiste Morizot. Mais surtout, «pourquoi reviennent-elles vers nous plusieurs fois après nous avoir identifiés ?» Ce n'est pas uniquement par curiosité.

Le philosophe formule une hypothèse. «Alors que tous les animaux terrestres nous fuient d'avoir été chassés, piégés, détruits, ces raies se comportent envers l'humain comme s'il n'était pas le fléau qu'il sait être parfois.» L'innocence des raies *Mobula* à l'égard du danger que représentent les humains repose sur le fait qu'elles ne les asso-

cient pas à des prédateurs, alors que les affects de la faune terrestre ont été façonnés par des siècles de destruction. «Il est assez régénératif de nager et d'interagir avec des animaux qui ne connaissent pas nos pires visages», se réjouit Baptiste Morizot.

Spécialiste des terrains maritimes, l'anthropologue Fabien Clouette s'est tout particulièrement intéressé aux rencontres atypiques entre les grands mammifères marins (phoques ou cétacés) et les humains. Auteur des *Vies océaniques* (Seuil, 240 pages, 22 euros), il étudie la mer comme un espace de rencontre entre les bipèdes terriens et les animaux marins : un dauphin de Risso nommé «Marisa» qui fréquente les hauts-fonds de la baie du Mont-Saint-Michel, un phoque gris qui apprécie les surfeurs d'Aquitaine ou encore des orques qui «attaquent» des voiliers dans le détroit de Gibraltar.

En juin, Fabien Clouette nous a convié à plonger avec lui à L'Île-Tudy, dans le Finistère, autour d'un récif rocheux qui affleure à marée basse. Son «jardin secret», confie l'anthropologue. Un terrain d'exploration en apparence commun et que peut prospecter, avec masque et tuba, tout un chacun. Un lieu qui se révèle extraordinaire dans sa capacité à éclairer les nouveaux enjeux de l'océan. Sous l'eau, Fabien Clouette croise quelques spiropgraphes, «élégants vers annélides pourvus de tentacules colorés», que le chercheur malouin apprécie tout particulièrement. Mais aussi des poissons de roche, des anémones, des oursins, des hippocampes et de discrets nérophis. Il faut toutefois se frayer un passage à travers de larges algues, venues des sargasses japonaises, une espèce invasive apparue dans les années 1970 à la suite de l'introduction de naissains d'huîtres nippones dans l'aquaculture bretonne.

Décimé dans la région en raison d'un hiver glacial au début des années 1960, le poulpe prolifère depuis 2021 dans ces paysages ainsi colonisés. En 2021, sa réapparition sur les côtes bretonnes a suscité de nombreuses réactions et réaménagements des activités de pêche. Inquiétude et panique, tout d'abord, des ostréiculteurs et des pêcheurs : le poulpe se nourrit de coquilles Saint-Jacques, de homards et d'ormeaux de plongée. Sous l'eau, Fabien Clouette montre en effet les coquillages et les restes d'animaux rassemblés par le poulpe devant son terrier : vernis, couteaux, praires, étrilles, tourteaux, et araignées. Un festin d'écailler.

Réjouissance et intérêt ensuite : «Le risque fut modéré par l'aubaine économique vécue par l'ensemble de la filière, à la suite de la création de marchés internationaux.» Partout sur la côte bigoudène, le poulpe est devenu un emblème, dopé par l'engouement pour son intelligence et sa sagacité, mais aussi en raison de ce que les humains tentent d'y projeter, comme en témoigne le succès de *La Sagesse de la pieuvre*, film documentaire sud-africain réalisé par Pippa Ehrlich et James Reed (2020), ou d'*Autobiographie d'un poulpe*, de la philosophe Vinciane Despret (Actes Sud, 2021). Le phénomène a conduit Fabien Clouette à étudier les «réactions, tout autant angoissées que fascinées, des pêcheurs du Finistère sud mis face aux bouleversements environnementaux affectant leurs paysages de travail».

Voilà pour son jardin, même si son actuel terrain le conduit désormais au large de Cadix, en Espagne, et dans l'Arctique norvégien pour étudier les «biographies relationnelles» entre les orques et les humains. Le plaisir de la rencontre animale a provoqué la «passion de l'approche et du contact à tout prix», regrette-t-il, qui fait suite à une première «passion dévorante» – la chasse baleinière – «comme si la perche à caméra avait remplacé le harpon». Partout, dans le monde, un nouveau tourisme se développe, au sein duquel des clients aisés plongent avec des dauphins, des orques ou des baleines à bosse dans les eaux salées du monde entier.

«Si vous aimez la mer, n'y allez pas», lance Roberto Casati, non sans ironie. Une injonction contradictoire que Fabien Clouette ne dément pas. Une autre option consiste, suggère ce dernier, qui s'est également intéressé aux échouages d'animaux sauvages sur le rivage, à marcher dans les estrans, comme celui du Mont-Saint-Michel, le plus grand d'Europe et sans doute l'un des plus saisissants. Une zone de marnage qui permet au promeneur de fouler le fond des océans. Un paysage des confins où se donnent à voir et à penser, entre terre et mer, les traces et les responsabilités de notre nature hybridée. ■

NICOLAS TRUONG